



DESSIN

OUVRIERS

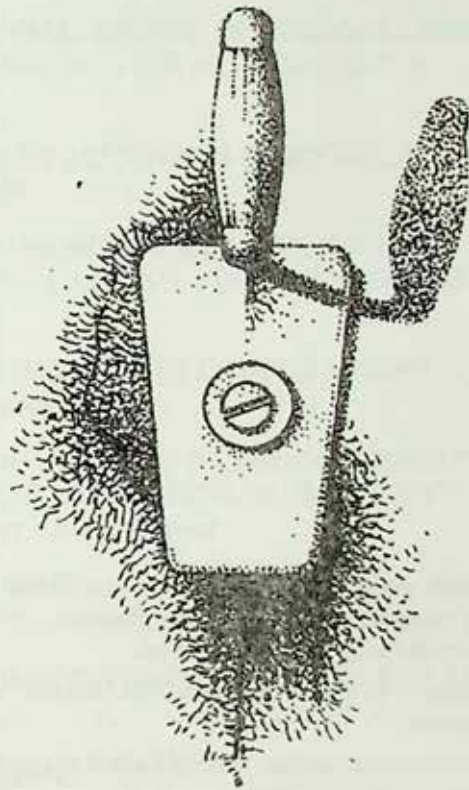
LES

CHANTIER

DESSIN / CHANTIER

N° 3

NOVEMBRE 83



- LES OUVRIERS -

DESSIN-CHANTIER est publié par le laboratoire Dessin-Chantier de l'Ecole d'Architecture de Grenoble (10, Galerie des Baladins, 38100 Grenoble - Tél. : (76) 23.31.72), au rythme de 3 numéros par an.

Comité de rédaction : S. Ferro, C. Heck, Ch. Kebbal, M. Hamdouni-Alami, Ph: Potié, C. Simonnet.

Responsable pour le présent numéro : Cherif Kebbal et Cyrille Simonnet.

Maquette de couverture : Carlos Heck

Composition du texte : Dactyl'Office 2000, Grenoble.

Impression couverture : Sérigraphie Noblet

Photos : Guy Depollier.

Prix de ce numéro : 40 Fr à l'Ecole d'Architecture de Grenoble, ou 45 Fr pour envoi à domicile (chèque bancaire à l'ordre de Cyrille Simonnet).

Dépôt légal : Novembre 1983.

SOMMAIRE

EDITORIAL	7
VOIX OUVRIERE	11
RISQUE DU TRAVAIL, RISQUE DU TRAVAILLEUR : L'EXEMPLE D'UN CHANTIER AU XIXe SIECLE. Anne Gabillet	19
ARCHITECTURE ET ACCIDENTS CORPORELS Pierre LIOCHON	31
LA RELANCE ECONOMIQUE ET L'AVENIR DES CONSTRUCTEURS FACE AU FINANCEMENT DU LOGEMENT Marius Durand	45
CHANGEMENTS SOCIAUX ET CORPORATISME Françoise Duboisberranger	57
LA RELATION OUVRIER DU BATIMENT-ARCHITECTE ENQUETE AUPRES D'OUVRIERS DU BATIMENT Cyrille Simonnet, Cherif Kebbal	71
LE QUESTIONNAIRE Corrado Binel	81
DIVISION ET COMPOSITION DU TRAVAIL SUR LE CHANTIER Cyrille Simonnet	89
LA QUALIFICATION Cherif Kebbal	109
LE CHANTIER Sergio Ferro	119

*"Il faudra que l'ouvrier qui gît sous les pierres tombales
de notre architecture moderne, ressuscite,
et devienne une âme vivante".*

(Ruskin)

*"Ce que la dialectique a de douloureux,
c'est la douleur du monde élevée au concept".*

(Adorno)

EDITORIAL

Voici aboutie la 3ème livraison de la Revue Dessin-Chantier. Le thème présenté cette fois : *Les Ouvriers (du bâtiment)* relève d'une préoccupation de longue date. *Dessin-Chantier*, comme le patronyme le suggère, résume en effet une sensibilité particulière au regard d'un abîme difficile à franchir : celui qui sépare la conception de l'exécution.

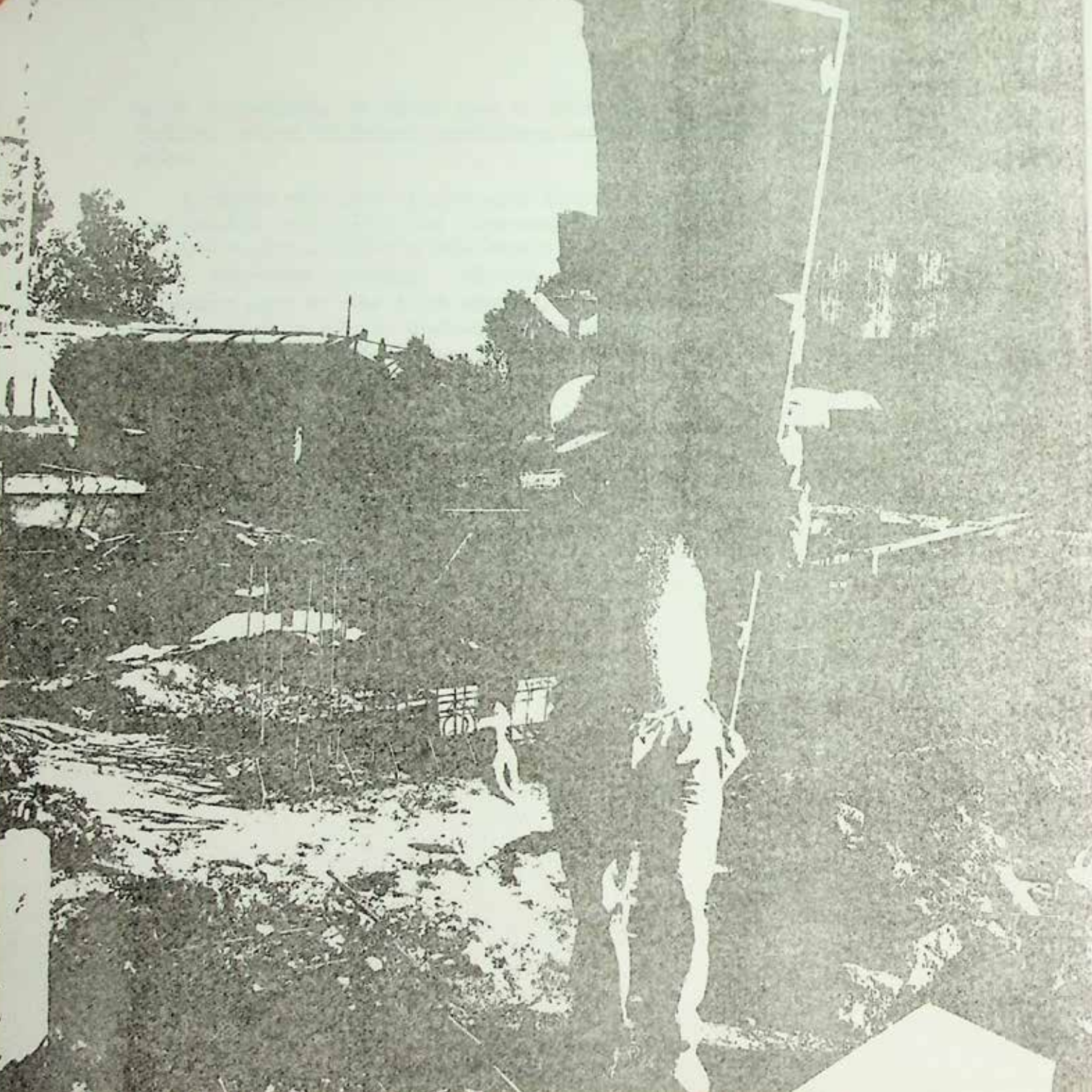
Or, aujourd'hui, le chantier semble préoccuper plus que dans un passé récent. L'occurrence est donc heureuse, qui permet à la réflexion engagée de l'équipe des rédacteurs, presque tous architectes, de trouver un généreux accueil dans une problématique désormais définie à l'échelle de la nation (Le Plan construction - coproduction de ce numéro - oriente ouvertement son attention sur le terrain concret du chantier).

Ce numéro se compose grosso-modo de 2 volets de réflexions. Le premier propose des études relevant des problèmes concrets, actuels : les accidents de travail (Gabillet, Liochon), les conditions d'une relance de l'activité (B.T.P. (Durand), la définition des nouveaux pouvoirs syndicaux (Dubois-Béranger), la relation avec l'architecte (Simonnet-Kebbal), l'ouvrier face à l'industrialisation en Italie (Binel). Les signataires sont tous, à des degrés divers, engagés dans le processus d'action et de réflexion mené dans le cadre

de la revalorisation du travail dans le bâtiment, qu'ils soient étudiants, juristes, sociologues, syndicalistes, architectes ou économistes.

Le second volet, dans un autre esprit, développe une réflexion plus théorique, plus globale, plus "transversale", essayant de mettre en relais un certain nombre de paramètres d'évaluation : économie, travail, philosophie, pédagogie... (Kebbal, Ferro, Simonnet). La thématique gagne en effet à être enrichie d'apports multiples - le problème ouvrier se situe au carrefour d'un immense réseau de dépendances - à être diffractée même, pour être ensuite ressaisie dans un regard plus réfléchi, plus ouvert.

On lira alors dans cette collection d'études la volonté non de résoudre ces problèmes (ils commencent tout juste à émerger, ou plutôt à se *formuler*), mais de les appeler, de les nommer, de les *considérer*. Puisse alors ce numéro être lu par un grand nombre de ceux dont l'activité touche de près ou de loin à l'activité de bâtir, et sensibiliser le lecteur architecte ou futur du titre à son Autre oublié : l'ouvrier du bâtiment.



VOIX OUVRIERE

(Chantier de la Z.A.C. de Meylan (Isère). Une vingtaine de maisons en construction. Une petite entreprise (15 ouvriers). L'enquêteur et trois ouvriers, dont le chef de chantier, à l'heure du casse-croûte).

Que savez-vous de l'architecte ?

Il fait les plans...

Et vous, que faites-vous ?

On était maçons...

Savez-vous lire des plans ?

*Normalement, oui, et on est bien obligé de les suivre un peu tous...
Quand il y a des dalles à couler et toutes ces choses là à faire, il faut bien qu'on suive les plans de tout le monde, les plans de l'électricien, ou du plombier, ou...*

(sur les détails d'architecture)

Parfois on est choqué par certains détails d'architecture, et on s'explique pendant les réunions de chantier, quand ils viennent. Mais on est obligé de les suivre, on est bien obligé de passer par lui. C'est lui le responsable en quelque sorte. De toute façon on le voit à chaque réunion de chantier, et on parle un peu de tous les problèmes qu'il y a sur le chantier. C'est normal dans le fond... Il est là pour ça.

(sur l'autorité du chef de chantier)

Ça dépend avec qui vous travaillez. C'est-à-dire que là, il faut faire son travail le soir, il y a le rendement... et on le voit souvent s'en prendre à ceux qui sont en-dessous, les manœuvres, etc... et toujours en train de leur dire 'oh ! dépêche-toi, fais vite !' etc. Mais il faut bien dire qu'on vit à une époque où la cadence est trop rapide, ça tout le monde le reconnaît. Le problème, ce n'est pas avec l'architecte, le problème c'est avec le chantier... Avec les architectes, il n'y a pas de problèmes... C'est-à-dire que c'est toujours pareil, on revient toujours à ce truc là... Maintenant, le bâtiment, ce n'est plus comme il y a 20 ans en arrière... Maintenant, comme dit le collègue, il n'y a que des robots. C'est vrai, maintenant, il n'y a pas de métiers comme avant... Le maçon, il fait tout. Le chef de chantier, c'est pareil, il fait tout, il fait le béton. Avant, le chef, c'était le chef, le maçon, c'était le maçon, le patron, c'était le patron. Maintenant, il n'y a plus de catégories. La qualification n'intervient presque pas. Du moment qu'on fait un travail qui n'a plus de qualification comme il y a quelques temps en arrière, il y avait des travaux comme les finitions, c'était vraiment des travaux de signolage, c'était des travaux précis... Avant, le coffreur, il montait son coffrage, c'est tout. Maintenant, tu fais ton coffrage et tu vas faire ton béton. Il y a une équipe de deux ou trois... il faut faire le coffrage, faire le béton, il faut nettoyer, il faut lire le plan... Il faut tout faire, quoi, c'est pas comme avant.

Ça a changé plutôt en mal, ou plutôt en bien ?

Ça a changé en mal. Non, en bien parce qu'il y a eu le progrès, il y a eu les grues, les bétonnières. Mais avant, on faisait une maison en une année, maintenant on la fait dans un mois. Et le bonhomme est aussi crevé qu'avant, peut être plus encore. Je ne sais pas dans quel sens ça va... Déjà les entreprises font baisser les prix pour avoir le travail, et qui est-ce qui en subit les conséquences ? C'est bien sûr les ouvriers. Oui, c'est ça, c'est pas autre chose et c'est pas autrement. C'est aussi la conjoncture actuelle, les prix. Je crois qu'ils sont étirés, je crois que c'est tout.

Malgré tout, il y a peut être des avantages qu'il n'y avait pas avant ?

Peut-être dans une grosse entreprise comme Pascal. Ils en ont quand même... J'ai discuté avec des collègues qui travaillent à la S.D.E. C'est une des plus grosses boîtes de Grenoble, et c'est la même chose... C'est toujours les mêmes cadences infernales. Mais dans ce truc, il y a les syndicats, c'est encore à part. Il faut dire que le petit artisan, c'est celui qui tire le plus sur les prix. Mon copain, qui fait chef de chantier à la S.D.E... Y en a là-bas, ils ont 20 ans, il ont la classe et tout... il lui dit le matin, mets le coffrage... il faut faire ça et ça... et le soir... tu travailles 8 ou 9 h, et puis c'est toujours la même chose... Y a pas de question, tu te démerdes. Chez Pascal, c'est pareil... ils ont l'ancienneté, ils ont les avantages. Pour ça, c'est le dernier des métiers... Là, c'est fini, tous les anciens, les vieux, ils se sont tous sauvés dans les usines, ils ont la 13ème, ils ont des avantages, des primes pour les vacances, des primes pour les enfants et tout, tandis que pour nous, il n'y a jamais rien... C'est vraiment la dernière marche de l'escalier... Celui qui a vécu il y a vingt ans... ça a quand même bien changé. Le seul avantage qu'on ait eu, c'est la cinquième semaine de vacances. On se trouve comme des bêtes. Parce que là... vous avisez le boudot qu'on là... on est payé en conséquence, et puis c'est tout. Disons qu'en usine, ça a peut-être changé aussi... ils travaillent tout le temps.

Est-ce que vous voyez une issue... ?

C'est dur. C'est la question de la crise qui joue la dedans. Quand il y a la crise, bon, les patrons, ils en profitent, alors ils essayent de nous faire travailler de plus en plus. Vous savez, maintenant, c'est pas comme il y a 15 ou 20 ans en arrière... vous êtes dans un chantier, vous sortez vous trouvez une place et je ne sais pas quoi.. Maintenant vous avez une place, vous êtes bien obligés de la garder.. Parce que vous sortez d'ici, vous allez au chômage direct. Avant, avec un coup de tête on s'en allait facilement. C'est pour ça que je vous dit que c'est la conjoncture actuelle qui fait ça.

A Grenoble il y a trop de petites entreprises... partout il y a des petits artisans qui se montent et les grandes entreprises qui coulent. Il faudrait faire une qualification, puis la classer. Il y a de la racaille qui prend n'importe quoi et puis allez hop ! De notre temps, une petite entreprise, ça souffre. En plus, il y a trop d'étrangers, alors, dans le bâtiment, on ne voit plus que ça.. Mais ce n'est pas de leur faute. C'est que eux ils profitent (les patrons) pour que si les salaires montent pas et la qualification reste basse, c'est à cause de ça, parce que tant qu'il y a beaucoup d'immigrés, maintenant ils viennent les portugais... ils les paient moins cher, bon alors le patron, qu'est-ce qu'il fait ? il en prend, au lieu de payer même si c'est un bon maçon plus cher... Parce qu'il y a la qualité et la quantité, on ne peut pas tout avoir. Maintenant la qualité elle s'appelle "désiré"...

Enfin c'est un beau métier... C'est un beau métier... C'est un beau métier, mais seulement il s'est trop dégradé dans les années, c'est trop dégradé. Il faut dire aussi que le patron, tant qu'il a des charges assez énormes, il peut pas se permettre non plus, il faut reconnaître les choses comme elles sont aussi, parce que tant qu'il est tiré par les prix, nous aussi on suit. La solution est plutôt politique, du gouvernement... Il faudrait changer de là, il faudrait qu'il y ait plus de marchés, plus de crédits, un crédit plus bas, je sais pas. Donner beaucoup plus de boulot. Le boulot, en ce moment, ça se compte sur les doigts de la main, et sur toute la

région, et vous ne voyez pas de grands bâtiments... Quand vous sortez de la Z.A.C. ici et Hoche, dans la région il n'y a plus rien... C'est le cas de le dire, vous sortez de la zone de Meylan et Hoche, il a plus rien sur Grenoble... Il n'y a plus rien, il y a quelques villas qui se montent, c'est tout, donc c'est ça aussi... Si le marché de l'entreprise avait beaucoup de boulot, quand c'est le prix, c'est comme ça. Quand il n'y a pas de boulot, il y a trop de concurrence ; ils baissent les prix pour prendre le boulot, après, c'est l'ouvrier qui prend les conséquences...

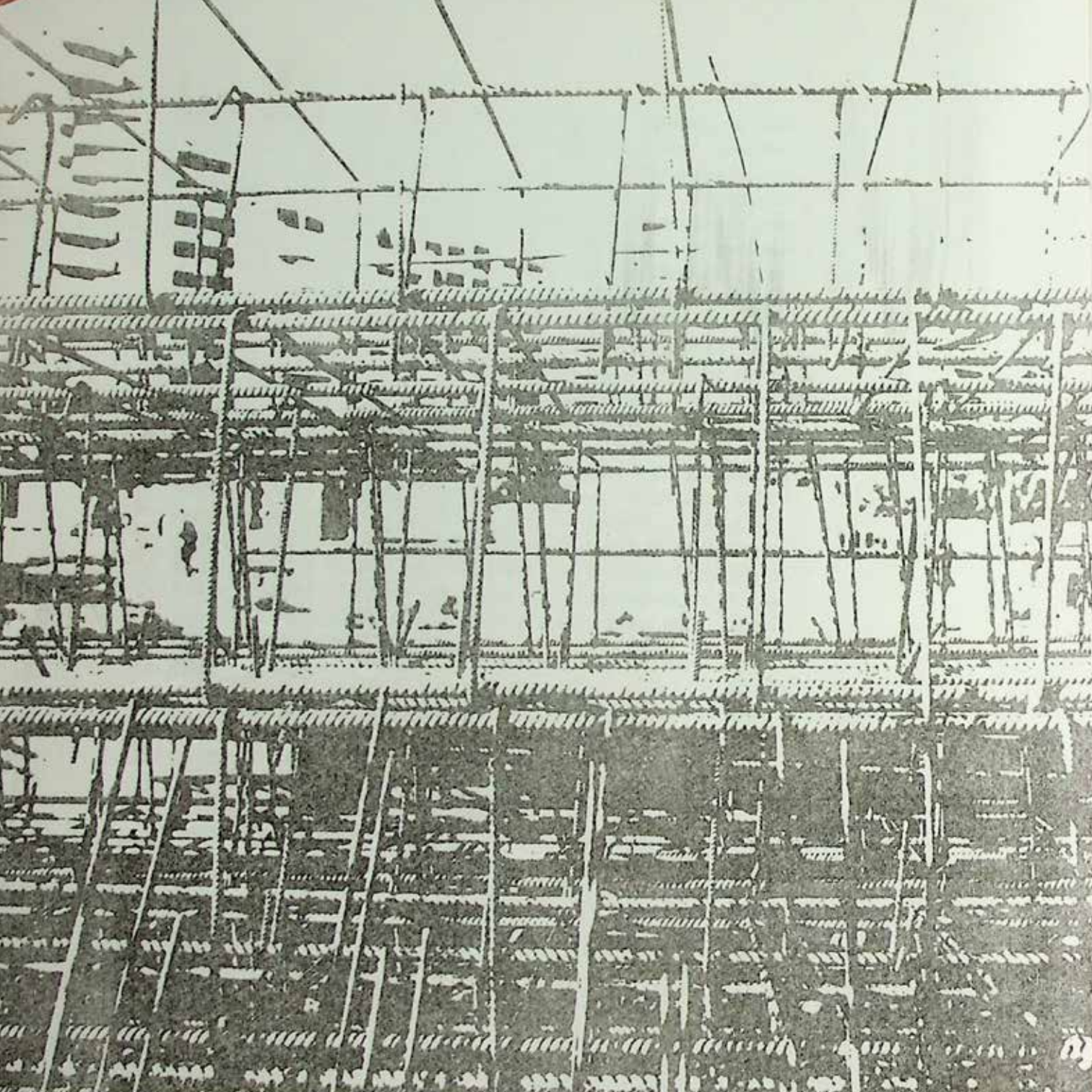
C'est tout simple, c'est le boulot qui manque, et la qualification, comme vous dites, elle baisse... Le patron, il regarde pas si t'es champion ou si t'es pas champion... Au lieu de mettre un manœuvre pour nettoyer, pour machin, l'équipe, il faut qu'elle fasse le coffrage, le coulage et tout, nettoyage et tout ça... La première chose qu'il te dit si t'es pas content, y'a quarante portes là, tu prends celle-là, celle-là... Qu'est-ce qu'il faut faire ? C'est ça hein. Le problème, ce n'est pas le contact avec l'architecte... Quand quelque chose ne va pas, on le fait, c'est pas le problème. Le problème, c'est ça, le manque de boulot je crois, qui fait tout ça... Il y a trop de concurrence et puis voilà. L'architecte, il fait parti du bâtiment... Le maçon, on voit quand on travaille en ville, il suffit qu'ils vous voient maçon... Ils vous regardent même pas. C'est la corporation la plus je sais pas... pratiquement comme des esclaves. Tous ceux qui y étaient sont partis en usine. Pourquoi ? ... Ils ont un syndicat qui marche dans l'usine et tout, ils ont tous les avantages, tous les avantages et nous on a rien, rien du tout. Y'en a qui ont prime de vacances, prime de machin. Nous... et la 13ème, la paie et puis c'est tout, c'est avec q que vous faites tout... Enfin, heureusement qu'on a la santé. Oui, c'est ça qui compte.

Le travail est plus varié, parcequ'en usine, vous faites toujours le même machin... Mais il faut voir comme aujourd'hui, il fait beau, et quand il neige et tout, on travaille, quand il y a les intempéries, neige, gel, etc... Et quand vous allez sur les chantiers, qu'est-ce qu'ils vous disent, les maçons, c'est à peu près la même musique "

()

Si d'ici deux ou trois ans ils ne trouvent pas de solution, les bâtiments, les machins comme ça ne sortent plus. Les gros chantiers, c'est fini, les travaux publics... Il y a des entreprises qui imposent le boulot le matin, il faut faire ça dans la journée... On travaille toujours sur les nerfs. C'est pas un travail reposant, vous avez peur de ne pas arriver à finir le soir, vous avez peur qu'il y ait quelque-chose qui casse quand vous voulez, oui c'est toujours ça... C'est le travail à la chaîne, il faut faire ça dans la journée, c'est tout. On est comme des robots. Il nous manque un petit moteur, c'est tout, il n'y a que ça qui manque. Je vous le dis franchement, c'est bien simple... Si vous coulez le demi bâtiment, vous coulez tout le reste le lendemain. Si ce n'est pas qu'ici, c'est partout comme ça, parce que moi je discute avec les copains, c'est partout pareil. Les prix sont trop étirés. Qui c'est qui prend ? C'est nous. Pour la qualification... Pour monter les panneaux, c'est pas comme dans le temps Il fallait se les faire, il fallait... C'est tout prêt ! Au point de vue matériaux, ils ont fait des progrès. ça fait rien... Si avant on faisait dix mètres, maintenant il faut en faire vingt... Il y a eu des progrès avec les grues, les bétonnières... Dans le temps, il fallait tout faire à la main. Pour une maison, au lieu de mettre six mois, maintenant en quinze jours elle est faite... Il faut toujours en faire de plus en plus. Allez au revoir.





Anne GABILLET

RISQUE DU TRAVAIL
 RISQUE DU TRAVAILLEUR
 L'EXEMPLE D'UN CHANTIER AU XIX^e SIECLE

Année 1864. Les conditions de l'adjudication des travaux du Musée-Bibliothèque de Grenoble prévoient l'achèvement total de l'édifice avant la fin de l'année 1867. Cette même année, sur le chantier de la rue Lesdiguières, le mot d'ordre est plus que jamais "plus vite". Il reste encore beaucoup à faire, notamment la mouluration des corniches. Les tailleurs de pierre s'affairent sur les façades lorsque l'architecte directeur des travaux, Riondel, en visite sur le chantier, s'aperçoit que les ouvriers ont taillé des denticules sur une corniche. Or, le dessin de Questel, éminent architecte parisien, auteur du projet grenoblois (1), n'en prévoit pas. Ordre donc est donné le lendemain de rendre cette corniche conforme au dessin, comme le prescrit l'article 23 du titre II des conditions générales de l'adjudication des travaux (2) :

"Défense de faire des changements aux projets.

L'entrepreneur ne pourra apporter aucun changement au projet ou aux dispositions des travaux ordonnés. Il sera tenu de faire immédiatement, sur ordre de l'architecte, remplacer les matériaux ou reconstruire les ouvrages dont les dimensions ou les dispositions ne seraient pas conformes aux plans ou aux ordres de service".

Les entrepreneurs prévenus proposent un replâtrage des denti-

cules mais Riondel refuse : " le dessin a 0,05 qui est dans votre bureau n'en porte pas (...). Dans tous les cas, je n'entends pas accepter un replâtrage...". Confronté à ce problème inopiné, il informe Questel de la légèreté des entrepreneurs. Mais la réponse de ce dernier a le ton du maître :

"Comme je venais d'entreprendre cette lettre, je recevais celle que vous m'avez écrite le 13 pour m'annoncer que les tailleurs de pierre avaient fait des denticules dans la corniche de l'avant-corps de la rue Lesdiguières. Après avoir examiné mon dessin de la façade principale et celui des faces latérales, je reconnais que le malheur n'est pas bien grand et que les denticules établies sur toute la longueur de la face principale ne peuvent produire un mauvais effet, elles peuvent même contribuer à établir plus d'harmonie. Sur les faces latérales il y aurait des denticules aux avant-corps côté de la place et au-dessus des croisées seulement. Ainsi les choses peuvent donc rester comme elles sont..."
(3)

Ce détournement ornemental n'a guère de conséquence sinon celle d'un surtravail dont est victime l'entrepreneur. Il s'agit néanmoins d'une malfaçon, révélatrice à sa manière d'une conduite du chantier dont l'exemple qui suit nous montre sur une autre échelle, la gravité des effets.

Revenons en arrière : nous sommes en juin 1864 et les ouvriers qui viennent d'achever la démolition des anciens remparts sur l'emplacement du futur Musée-Bibliothèque, commencent à placer les libages sur lesquels reposera l'édifice. Mais très vite, il faut se rendre à l'évidence : le système de fondations proposé par Questel ne peut convenir au sol grenoblois rendu instable par la couche d'alluvions qui le constitue. Il faut donc repenser totalement le principe de fondations. Riondel est bien entendu chargé du projet qui doit être réalisé dans de courts délais afin de rattraper le temps perdu et réduire au maximum les surcoûts inévitables. L'architecte propose

un système de fondations sur pilotis en bois qui s'enfonceront à 6 m de profondeur suivant une trame précise. Le temps presse et on ne peut envisager de lancer de nouvelles adjudications pour l'attribution de ces travaux malgré tout très spécialisés. En Octobre 1864, l'entreprise Ragis et Thouvard, déjà adjudicataire des travaux de maçonnerie s'engage à exécuter les fondations du bâtiment. Riondel, sans doute conscient de l'inexpérience des entrepreneurs pour ce genre de travail exige par lettre (17 janvier 1865) que les pieux en bois soient posés seulement après son autorisation afin de respecter le plan établi. Le 30 janvier, l'opération de pilotage commence avec l'aide d'une piloteuse à vapeur de 4 chevaux commandée pour l'occasion.

Tout laisserait à penser que sur ces recommandations, le travail fut bien exécuté et que la construction put démarrer sur de saines bases. Si ce n'est qu'en 1950, soient quelques 80 années plus tard, le Musée-Bibliothèque, fissuré en de nombreux points, menaçait de s'effondrer à la suite d'affaissements. Une commission technique constituée d'urgence, conclut non seulement à la légèreté du système de fondations mais de plus à sa mauvaise réalisation : *"Les pieux n'ont pas été établis au droit de l'escarpe de l'ancienne fortification sur laquelle on a assis le bâtiment..."* relate ce rapport accusateur (4).

D'importants travaux seront entrepris pour refaire une ceinture en béton au niveau des fondations sur des pilotis maçonnés.

Si l'on s'en tient aux faits, ils parlent d'eux-mêmes. Pourtant l'Histoire nous réserve des surprises à la mesure de cet ultime indice dont elle nous délivre aujourd'hui le secret. Cet indice, c'est cette lettre, noyée dans les quelques 800 que représente la correspondance en cours de dépouillement. Rédigée par un ouvrier embauché lors des travaux de fondation en 1865, elle est adressée à Ragis, son patron :

"Grenoble, 31 mai 1865

Monsieur,

J'avais compté trouver chez vous plus de justice, car après l'accident qui m'est arrivé sur votre chantier du musée, je suis resté 49 jours sans travailler. J'avais toujours pensé que vous m'auriez au moins accordé une indemnité de deux francs par jour pour faire face aux dépenses et aux traites que m'a nécessité le mal que je m'étais fait au bras. Je vois que vous n'y pensez guère et encore moins aux promesses que vous m'aviez faites lorsque nous pilotions le musée, que nous mettions des pieux que si Mr Riondel en était instruit, qu'il ne manquerait pas de vous faire démolir les maçonneries faites pour vérifier le fait. Il ne faut pas oublier, Mr Ragis, que je sais la place où se trouvent ces pieux qui ne rentrent dans la terre qu'à la profondeur de 1 m 50 environ, et que je peux les montrer sans me tromper.

J'attends votre réponse dans 3 jours. Passé ce délai, je vous préviens que j'écris à Mr Riondel

J'ai l'honneur de vous saluer.

SOCQUIE"

La conclusion, c'est l'événement même que ce document relate qui l'exprime. Un accident, l'avarice d'un entrepreneur, un chantage justifié, comme si le sang versé était le seul révélateur de la vérité. Mais quand toute trace disparaît avec sa victime, peut-on encore être juge de l'histoire ?

Juillet 1866. Le ton monte entre Riondel et Ragis. L'architecte n'a de répit d'envoyer lettre de menaces sur lettres d'avertissements à l'entreprise grenobloise. Le chantier, commencé deux ans auparavant a pris un retard considérable au regard des estimations annoncées en 1864 dans le cahier d'adjudication (5). Riondel, soucieux de mériter la confiance dont lui a fait preuve Questel, tente de faire respecter les dates fixées par l'adjudication. Pari difficile à tenir car

la coordination entre les fournisseurs et les entrepreneurs s'avère délicate : la pierre qui constitue le bâtiment provient des carrières grenobloises mais les livraisons sont des plus irrégulières et il est fréquent que Riondel refuse les blocs qui parviennent sur le chantier pour leur manque de qualité (6). Les retards s'accumulent, les charpentiers et couvreurs sont prêts mais la maçonnerie n'est toujours pas terminée. De plus, la visite de Questel à Grenoble est imminente et Riondel craint qu'il ne trouve l'avancement des travaux au même stade que lors de sa visite précédente (7). Sur cette tension déjà extrême qui règne sur le chantier, plane la crainte de l'amende inévitable qui sanctionne chaque jour de retard (8).

"J'ai pu constater encore ce matin que rien n'a été changé dans l'ordre des choses que je vous signalais dans ma lettre d'hier (). Mais je vous signale à nouveau l'organisation incomplète résultant d'une direction et d'une surveillance qui manque de suite. Il y a toujours dix ou douze maçons qui se courent après et parmi le nombre des enfants qui à peine savent tenir une truelle. Les moellons ne sont pas servis aux maçons d'une façon régulière, aussi ils maçonnent de la blocaille avec des éclats (). Il manque dans vos travaux un chef aussi capable de diriger et de corriger les imperfections (). Dans tous les cas, je vous le réitère, si dès demain, il n'y a pas sur le chantier un nombre suffisant de maçons de façon à ce que la maçonnerie de remplissage puisse se faire immédiatement après la pierre posée, je signale à l'administration vos lenteurs pour qu'elle vous fasse mettre en demeure de maçonner plus rapidement. Mettez vous donc en mesure et immédiatement car je n'hésiterai pas à prendre toutes les mesures fussent-elles rigoureuses pour que nos travaux puissent être achevés en temps utile..." (Riondel dans sa lettre du 20 juin 1866 adressée à Ragis).

"Nos travaux du musée-bibliothèque ne marchent pas avec assez d'activité. Vous m'avez objecté que la pierre faisait

défaut mais cette raison n'existe plus depuis plusieurs jours. Car j'ai relu que la commande des corniches et des cheneaux du grand comble était soldée et faites donc sans perdre un moment préparer cette pierre et la poser sans retard.

Je suis peu satisfait de la façon dont est traitée la façade principale.

Hier encore, je suis arrivé assez à temps pour faire descendre un morceau trop court de 3 centimètres. Je suis arrivé à propos. Que faut-il en conclure pour ceux que je ne vois pas mettre en place ? Tout cela est peu soigné, des écornures de tous les côtés, on se fie sur le ravalement mais l'expérience m'a déjà démontré quels en sont les résultats ; recommandez à vos maçons de poser la pierre sans coins de bois. Le système est pitoyable. Je recommande chaque jour de s'en abstenir mais cela ne sert à rien.

Ainsi donc, Monsieur Ragis, veuillez donner des ordres pour que le nombre des ouvriers soit augmenté afin que dans les plus courts délais, la corniche soit posée au moins sur une des faces latérales du grand comble afin que le zinc puisse commencer..."

Cette lettre du 3 octobre 1866 est suivie par plusieurs autres dans lesquelles il insiste encore : "veuillez donner des ordres pour que l'on double les effectifs de tailleurs et de maçons, il n'y a pas assez de maçons sur le mur central..."

Le 7 novembre, c'est le drame. Deux maçons se tuent en tombant du mur pignon sur lequel ils travaillaient.

Riondel, à qui l'administration demande alors un rapport sur les événements et sur les responsabilités rédige la réponse suivante :

"Grenoble, le 11 novembre 1866

Vous m'avez demandé par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 9 courant de vous faire connaî-